

Du rôle de sourmine

Concours
d'écriture
2017/2018

du 2 octobre 2017 au 17 janvier 2018
Règlement au dos >



Historia

LE GÉANT
DES BEAUX-ARTS



HAVAS VOYAGES

LES ADEX



LIBRAIRIE
SAINT-PIERRE



RAGEOT



LE SPÉCIAL DE
SPIROU



FESTIVAL THÉÂTRAL
DE COYE-LA-FORÊT

3^e édition
de la Ligue
des éditions



ADULTES

1^{er} PRIX

Laurent DEVISMES

2^e PRIX

Françoise LEVERNIER

3^e PRIX

Lakhdar BENASSER

Mention spéciale

Blandine BOUCHE

Delphine GUELOU

Patrice LAINE

Coup de cœur poésie

Marjoric AUER

Drôle de sourire

Regarde celle-ci, c'est ma toute première photo. Je suis à la maternité, tout petit, tout nu, tout fripé. Maman me fait guili-guili sur le ventre avec un sourire ravi. Papa, un peu en retrait, nous regarde avec un demi-sourire un peu niais, et mon frère aîné a une sorte de riktus de dégoût que je lui verrai souvent par la suite.

Sur celle-là je fais mes premiers pas, dans le jardin de mes grands-parents. On voit bien que je n'ai pas encore une grande autonomie, ça tangué un peu, mais cela ne m'empêche pas d'afficher un sourire fier et satisfait. Apparemment je suis parti des bras de Grand-mère, au petit sourire attendri, et je zigzague en direction du célèbre sourire édenté de Grand-père.

Ici je suis à la maison, en train de dessiner sur la table de la cuisine. Tu vois le petit bout de langue qui dépasse de mon sourire appliqué ? Et si tu regardes de près tu verras le résultat du dessin.

Oh, ça va, moi non plus je ne sais pas ce que ça représentait, n'est pas Picasso qui veut, tu peux effacer ce sourire critique.

Ah ! Celle-ci c'est un mauvais souvenir. Elle est prise devant la porte de mon école, un lundi matin de rentrée scolaire. Marignan, ornicar, Pythagore, accord du participe passé... on voit bien que je n'avais pas du tout, du tout envie de sourire. En plus, il pleuvait, Maman a un sourire mouillé et forcé.

Ici je suis avec mon copain Bruno. On a été ans la même classe de la 6^{ème} à la terminale et on en a fait des conneries ! D'où le sourire complice. On a aussi subi pas mal d'interros de maths ensemble. Je n'ai pas de photos mais, tu peux me croire, c'était plutôt mines déconfites et sourires catastrophés. On était toujours assis à côté, mais ça n'aidait pas, on n'avait jamais rien à copier l'un sur l'autre. Remarque, il me semble bien qu'un jour j'ai eu la moyenne. Crécelles, cymbales et sourire de triomphe.

Heureusement, à cette époque il y avait aussi de bons moments. Me voilà avec mon équipe de foot, un dimanche. Si j'en crois mon sourire supérieur, je viens de marquer un but. A côté c'est Bouboule. Comme il n'aimait pas courir, on l'envoyait toujours dans les buts, avec force sourires ironiques. Et même un peu sadiques, probablement.

Celle-ci a dû être prise juste à la fin du match. Maillots trempés et sourires crasseux.

Ah, Catherine ! Regarde ce sourire de Joconde. On s'était rencontrés dans une soirée. C'est elle qui m'a invité à danser. Tous mes copains nous regardaient avec des sourires en coin et ils se sont bien moqués de mon sourire gêné. Tous des jaloux.

Heureusement j'ai vite retrouvé tous mes moyens, ça se voit sur cette photo prise le même soir, œil de velours et sourire séducteur.

Le jour de notre mariage. Sourires chaleureux et passionnés. À ma gauche, Beau-papa, costume sombre et sourire diplomatique. Et à côté, Belle-maman, chapeau ridicule et sourire violet. Monsieur le Maire avec son écharpe, regard vers la pendule et sourire de circonstance.

La naissance de notre fille Julia. Catherine était si heureuse, regarde son sourire rayonnant. Le mien est plutôt serein, je trouve. Qu'est-ce que tu en penses ?

Ça veut dire quoi, ton sourire énigmatique ?

Tiens, regarde celle-ci : elle a été prise au bureau, je ne sais plus en quelle circonstance. Lui c'était mon directeur, chaussures pointues et sourire commercial. Ici, mon collègue Dubois et son sourire sempiternellement satisfait. Satisfait de lui surtout. Derrière, la Cheffe du personnel, sourire pincé et regard condescendant. À gauche, notre super assistante de choc au sourire ravageur. Et tous les autres, sourires polis de ceux qui aimeraient mieux être ailleurs.

Ça, c'est l'oncle Bertrand. Personne ne l'aime dans la famille. Regard mielleux, sourire de façade et tête d'hypocrite. À côté, c'est sa femme, une anglaise avec un sourire chevalin. On passe à une autre photo.

Ah, voilà qui est beaucoup mieux. Les vacances aux Antilles. Ti punch et coups de soleil. Pa ni pwoblem et sourire détendu.

La fête de l'école. Catherine avait déguisé Julia, mais personne n'a compris en quoi. Vêtements bariolés, machin bizarre sur la tête et maquillage façon ravalement. Tout le monde avait un sourire amusé, sauf ma pauvre Julia, costume de clown, rouge au front et sourire en biais.

Ça c'est un réveillon du Nouvel An chez ma belle-sœur. C'est elle, avec la robe bleue et le sourire timide. Et mon beau-frère, c'est celui qui a une tête de beau-frère et un sourire de beau-frère, à côté d'elle. Visiblement je fais semblant de danser avec un sourire crispé.

Désolé, là on change d'atmosphère. Cette photo, je ne me rappelle pas qui a bien pu la prendre. C'est le jour de l'enterrement de Maman. Feuilles mortes et graviers blancs. Ciel plombé et sourires tristes.

Revoilà ma fille Julia, dans son nouvel appartement. Sourire Ikea. Ça m'a fait quelque chose quand elle a quitté la maison. J'ai trimballé un sourire perdu pendant des semaines, paraît-il.

Mon pot de départ en retraite. Champagne tiède et sourires fabriqués. Mon directeur avait fait un discours à la con avec un sourire factice. En plus, ils m'ont offert une canne à pêche. Cadeau idiot et sourire embarrassé.

Mes partenaires du club de scrabble. Philippe, qui nous fait régulièrement des mots de 7 lettres avec des sourires blasés. Sylvie, qui vient sans doute de piocher le W si j'en crois son sourire inquiet. Et Marc, fidèle tous les mercredis, malgré son sourire absent.

Mon anniversaire, le jour de mes 70 bougies. Sourire ridé. Depuis c'est pilules, gélules, globules, cholestérol et grimace préoccupée.

Voilà, c'était la dernière photo, mais il reste encore quelques places dans l'album cartonné. Vie argentine, images un peu floues, couleurs qui passent, sourires qui s'effacent.

Drôle de sourire

Quand il vint au monde, cet enfant-là, il était si laid que la sage-femme en fut gênée. Elle détourna la tête, le déposa sur le ventre de la mère avant de se sauver, sans dire un mot. La maman prit son bébé dans ses bras, elle le regarda avec tendresse. Elle vit que le visage était étrange, ingrat même. Cependant, pour elle, c'était le plus beau bébé du monde, c'était le sien. Elle l'aima, le dorlota, le chouchouta. Rien n'était trop bon pour lui.

Tout le temps que dura l'allaitement, elle se nourrit exclusivement d'amandes et de douceurs miellées afin d'avoir le meilleur lait, le plus sucré, le plus suave. Et elle garda son bébé accroché à elle, caché dans son giron, jour et nuit.

Quand l'enfant fut sevré, elle lui concocta, avec les légumes de son potager, des soupes : des soupes de carottes pour lui donner bonne mine, des soupes d'asperges pour le faire grandir, des soupes de lentilles pour lui donner des forces. Elle y rajoutait des herbes qu'elle allait, portant l'enfant sur sa hanche, cueillir au bord des chemins ou en forêt. Avec, vissé au fond du cœur, cet espoir insensé qu'un jour, un miracle se produirait.

Et l'enfant grandit, forcé. La laideur de son visage ne s'était pas atténuée. Loin de là ! La peau était restée rêche ; les yeux mi-clos ; la bouche, simple fente, déformée en un effrayant rictus. Plus l'enfant grandissait, plus ses particularités physiques semblaient s'accroître.

Quand l'enfant commença à marcher, la mère jeta les miroirs. Elle fit en sorte qu'il ne pût jamais se voir. Elle ne l'inscrivit pas à l'école et continua à le garder auprès d'elle. Chaque matin, ils allaient ensemble s'occuper des lapins et des poules. Ensemble, ils cultivaient les choux, les poireaux, les carottes et les potimarrons. Souvent l'après-midi, pendant qu'il faisait sa sieste, elle ne pouvait s'empêcher de pleurer. Quelle vie aurait son fils quand elle ne serait plus là pour le protéger des autres ? Elle ne lui montrait rien de son chagrin. Face à lui, elle était une maman riieuse, insouciant, joueuse. Ensemble, ils avaient inventé un nouveau jeu. Chaque jour, elle lui préparait une nouvelle soupe et lui, il devait en deviner la composition. Chaque soir, ce jeu donnait lieu à de grands éclats de rire. Il était doué pour inventer des noms de légumes imaginaires, des appellations d'herbes merveilleuses. Une fois qu'il s'était bien amusé, il finissait toujours par énumérer avec exactitude tous les ingrédients de la soupe du jour.

Soupe nouvelle chaque soir, préparée avec amour et le secret espoir qu'un jour...

La mère voulait croire qu'un miracle se produirait. Et, en attendant, elle mettait toutes les chances de son côté en mêlant à ses soupes, des herbes et des plantes médicinales. Le petit en apprenait au fur et à mesure les noms. Il savait désormais reconnaître l'achillée, la molène, l'ail des ours, le millepertuis, l'armoise, le plantain, l'angélique.

Cet après-midi-là, le petit dormait encore. La mère était sortie jeter les épluchures sur le tas de compost, au fond du jardin. Au pied du pommier, elle vit une plante qu'elle ne connaissait pas. Une plante d'une trentaine de centimètres. Avec des feuilles semblables à celles du chêne et de petits fruits orangés. Elle s'approcha. La plante dégageait une odeur forte, étrange. La femme s'accroupit, elle essaya de la cueillir. En vain. Elle alla chercher une griffe et creusa tout autour. Elle put enfin la déterrer et la sortit avec sa racine. Une racine bizarre, aux formes singulières. Un tronc, deux bras, deux jambes. Une silhouette humaine ! Cette plante surprenante n'avait pas poussé là, par hasard. La mère y vit un signe. Elle en ferait la base de sa soupe du jour. Sans plus attendre, elle se mit au travail, alluma le feu dans la cheminée, accrocha la marmite pleine d'eau à la crémaillère. Pendant que l'eau chauffait, assise à la table de la cuisine, elle éplucha soigneusement la racine. Il lui sembla entendre d'imperceptibles cris. Elle s'efforça de ne pas y prêter attention. Elle lava les feuilles et les fruits. Elle trancha la racine en lamelles très fines, hacha les feuilles en menus morceaux, coupa les fruits. Dans la marmite, l'eau frémissait. Elle y jeta lamelles, feuilles, fruits et attendit que l'eau se mît à bouillir. Dans la vapeur qui s'échappait, elle crut apercevoir un visage qui lui était familier.

Elle ne parvint cependant pas à l'identifier. Elle demeura songeuse un certain temps puis elle se ressaisit. Elle se concentra sur la préparation de la soupe. Elle rajouta trois cuillerées de farine, une noix de beurre, une carotte, cinq fleurs de bleuet et sept pétales de coquelicot, une pincée d'origan et douze graines de pavot. Elle remonta la marmite sur la crémaillère et laissa mijoter la soupe longtemps. Ensuite, elle goûta pour s'assurer que rien ne manquait. Elle se sentit alors envahie par une torpeur insolite. Prise de vertige, elle s'agrippa au manteau de la cheminée. Dans la marmite fumante, elle vit à nouveau le visage familial. Cette fois, le visage était net, la bouche s'ouvrait en un drôle de sourire ; les lèvres, parfaitement dessinées, remuaient. La mère se pencha davantage pour essayer de comprendre ce qu'elles disaient. Le visage disparut.

Le soir, la mère emplît deux assiettes. L'enfant fermait les yeux, il porta la cuillère à sa bouche. Bizarrement, ce soir-là, il resta sérieux, il n'inventa pas de nouveaux noms. Il identifia, successivement, la carotte, le coquelicot, le bleuet, l'origan, le pavot. Chaque fois sa mère acquiesçait avec un clin d'œil complice.

« Mais, maman, il y a autre chose ! Qu'est-ce que c'est ? Je n'arrive pas à deviner.

- Mon chéri, je ne sais pas, moi non plus, ce que c'est. »

La mère parla de cette curieuse plante qu'elle avait découverte l'après-midi même au pied du pommier. Elle la décrivit. L'enfant ne parvenait pas à visualiser. Elle en fit un croquis, que l'enfant découvrit, de ses yeux mi-clos. Il était intrigué. Cette racine aux formes humaines laissait libre cours à son imagination. Il n'en manquait pas, lui qui ne connaissait personne d'autre que sa mère, lui qui découvrait le monde à travers les histoires qu'elle lui racontait chaque soir. Il resta longtemps à rêvasser. Quand il sortit de ses rêveries, sa mère était dans une autre pièce. Il poussa sa chaise à la hauteur de la marmite qui était sur la table. Il monta sur la chaise. La soupe au fond de la marmite n'était pas froide encore. Une vapeur s'en exhalait et un visage s'y dessinait. Un visage avec un drôle de sourire. L'enfant essaya de l'attraper. La chaise bascula. L'enfant plongea la tête la première dans la marmite. Ainsi coiffé, il roula à terre. Alertée par le bruit, la mère s'était précipitée. Elle releva l'enfant. Sa tête était couverte de soupe. Elle mouilla un gant de toilette. Elle le passa avec délicatesse sur le visage de son petit : sur les yeux d'abord, ils s'ouvrirent en grand ; sur les joues ensuite, elle sentit un grain de peau nouveau, doux, velouté, soyeux ; sur les lèvres enfin, elles étaient toutes les deux parfaitement dessinées et ourlées. La bouche s'élargissait en un drôle de sourire. La mère reconnut le visage qui lui avait semblé familier mais qu'elle n'avait pas pu identifier. C'était celui de son enfant débarrassé de sa laideur. Ce drôle de sourire, c'était celui de la victoire contre l'adversité.

Une vingtaine d'années s'est écoulée depuis ce jour. La mère a installé une échoppe au village. Elle y propose les plantes médicinales qu'elle continue à récolter ainsi que les produits de beauté confectionnés par ses soins. On dit que les effets en sont miraculeux. Le fils s'est marié. Avec son épouse, ils ont ouvert, dans la grande ville voisine, un restaurant. Un restaurant très réputé. On vient du monde entier pour y déguster des soupes insolites, des soupes étonnantes, des soupes fabuleuses.

Drôle de sourire

Le conseil des ministres va débiter ; et comme chaque lundi, je dois arborer mon plus beau sourire. Non pas que je sois d'un naturel souriant, bien au contraire. Mais sans ce sourire, je suis condamné.

Ma vie a changé il y a un an maintenant. J'avais tout juste trente ans. C'était une belle journée de printemps, fraîche mais ensoleillée. Je me sentais fort et puissant. Et pour cause, celui pour lequel je travaillais depuis cinq années, venait d'être élu ministre du lait. Autrement dit, je servais l'homme le plus puissant du pays, après bien sûr, notre vénéré Guide.

Le lait était devenu une boisson vitale. L'eau avait été contaminée par des catastrophes nucléaires en série ; les nappes souterraines, la mer, les fleuves étaient radioactifs. Seuls la banquise et les icebergs renfermaient de l'eau saine. En deux ans d'exploitation, il n'y avait plus un seul morceau de glace sur Terre. Un chercheur avait alors constaté que la Holstein, cette bonne vache laitière, bien que nourrie d'eau et d'herbe polluées, produisait du lait miraculeusement sain. La radioactivité restait logée dans les muscles. Ces vaches ne vivaient pas bien longtemps mais en quelques années, elles produisaient des tonnes de lait. La vie, l'économie, tout tournait désormais autour du lait. Les éleveurs étaient devenus les goldens-boys de ce nouveau monde. Ils dominaient le marché, l'économie, la politique. Les écoles d'agriculture avaient supplanté les meilleures écoles de Commerce et de Management. Nous nous étions adaptés assez aisément à ce nouveau mode de vie, exceptées les personnes intolérantes au lait. La vie sur Terre se poursuivait et plus personne ne songeait à maudire les « anciens » qui avaient érigé ces centrales nucléaires, qui avaient empoisonné la Terre.

Il y a un an, je participais donc à mon premier conseil des ministres. Je me tenais debout, juste derrière la chaise où mon ministre avait pris place. J'avais préparé son intervention. Tout s'était déroulé à merveille. J'étais sur un nuage. Nos vues et celles du Guide coïncidaient. Lorsque le conseil prit fin, le Guide se leva puis, s'approchant de moi, il lança un « Vous êtes nouveau, vous ? Cela me fait plaisir de voir des jeunes souriants ». Il quitta le conseil sans même attendre une réponse. Tout le monde me regarda alors avec compassion. « Cela me fait plaisir » équivalait à une exhortation. Désormais, pour moi, ne plus sourire devant le Guide revenait à l'offenser. Il me faudrait toujours apparaître devant lui avec ce sourire.

Il se faisait appeler le Guide de la nation. Je l'appelais le labrador qui picole. Mais juste en mon for intérieur. Je tenais à rester en vie. Beaucoup de mes compatriotes avaient disparu pour avoir défendu, même mollement, une idée qu'il ne partageait pas. Oui, il résistait bien à l'alcool. Il organisait des beuveries. Plusieurs s'étaient faits piégés, grisés par l'alcool ; ils s'étaient décontractés, détendus et il avait alors suffi d'un mot, d'un geste considéré comme trop familier, d'un rictus mal interprété pour que leur sort soit scellé. Un simple clin d'œil complice à son ministre des liquidations suffisait pour que, quelques jours plus tard, les effrontés disparaissent.

Aujourd'hui est un jour particulier. Le Guide va décider des crédits qu'il va allouer à chaque ministère pour l'année à venir. Mon ministre prend alors la parole pour présenter son projet, qui consiste à augmenter la quantité de lait produite par vache. A partir de manipulations génétiques, des chercheurs ont réussi à créer une vache qui possède une dizaine de pis supplémentaires, positionnés sur l'échine dorsale. Une telle vache pourrait produire deux fois plus de lait. Certes, les pis des premières vaches se sont rapidement infectés et elles n'ont pas vécu plus de six mois mais il suffirait de mettre au point le bon antibiotique pour corriger cette faiblesse.

La présentation du ministre du lait, à peine terminée, la ministre du renouveau demande la parole. Elle a ainsi mystérieusement nommé son ministère qui traite des affaires médicales.

— Monsieur le ministre du lait, Vous souhaitez produire davantage de lait. Mais cela exigera de produire énormément d'herbe pour nourrir ces vaches et nécessitera d'utiliser toujours plus d'eau polluée. Arrêtons cette surenchère. N'est-ce pas cette course effrénée vers le toujours plus qui a conduit nos anciens à souiller l'eau de la Terre. Au contraire, nous devons apprendre à réduire notre consommation de lait, individuellement. Seul cet effort permettra, à chaque citoyen, de prendre conscience que la nature doit être protégée. C'est le prix à payer pour rendre à nos enfants une Terre un peu plus propre que celle dont nous avons hérité. Et ainsi de génération en génération, nos besoins en lait diminueront, et nous serons alors de moins en moins dépendant de la nature. Et pour ceux qui n'arrivent pas à se passer de leur litre de lait quotidien, je propose la pose d'un... anneau gastrique. N'oublions pas, qu'il y a quelques millions d'années, ce sont les petits mammifères qui ont survécu, et non pas les pantagruéliques dinosaures.

Puis se tournant vers le Guide, elle le louange fort habilement :

— Cher Guide, j'y vois là une ambition à la mesure de votre puissance. Il n'est pas de pouvoir plus grand que celui de conduire l'ensemble de l'humanité vers sa libération.

En l'écoutant argumenter ainsi, je reçus un coup de massue. J'avais pris conscience de son esprit visionnaire et créatif. Ce projet pouvait décupler les énergies par son ampleur et sa portée. La vacuité du nôtre me sauta au visage. J'aurais sans hésitation quitté mon poste de bras droit du ministre du lait pour travailler pour elle.

Le Guide se lève et tourne son regard vers moi. Il s'approche en me fixant. Je me rends compte que je ne souris pas. Le discours de la ministre du renouveau m'a tellement ébranlé que j'avais oublié de conserver mon sourire factice. Le silence envahit la salle, chacun observant le Guide s'avancer vers moi. Mon ministre a un air tout contrit ; il semble désolé de devoir perdre son plus précieux collaborateur. S'il savait à quelle trahison j'avais pensé quelques secondes plus tôt ! Sans me quitter des yeux, le Guide sourit puis précise sa pensée :

— Madame la ministre, nous allons mettre en œuvre votre projet. Voilà un an que je supporte le sourire figé de ce jeune homme. Votre discours aura enfin réussi à l'effacer!

DRÔLE DE SOURIRE

C'est quoi c't air dédaigneux avec lequel tu m' regardes ? Comme si on fond d' tes yeux, j' lisais arrête ton p'tit jeu de femme solide, ça en devient sordide, on est autant blasé, blessé l'un que l'autre alors laisse-moi rentrer sous la carapace, baisse la garde.

J' vois bien ton p'tit sourire délicat et mesquin, aigri d'une centaine d'âmes et pourtant enfantin, ton drôle de p'tit riatus sournois autant qu' hautain qui teste mes mensonges, qui n'en croit pas un brin d' mes faiblesses détachées, d' mon moi faussement serein, d' mon j' m'en foutisme existentiel inexistant, méprisant, méprisable, qui voudrait faire croire à tout le monde que j'ai trouvé mon équilibre et que j' suis stable.

Mais je sais bien qu' personne n'est dupe, ni toi, ni un autre, ni ceux qui croient me connaître depuis la nuit des temps, tous ceux qui m' méconnaîtraient depuis hier ou depuis un quart d'éclat de printemps, tous ceux qui veulent mon bien, tous ceux qui m' volent mon temps, tous ceux qui m' violent un temps avant d' me laisser en chien.

Fais rien croire d'autre que c'que tu es, fais pas d' promesse en l'air comme toutes ces âmes blessées. On va pas r'faire l'histoire, faire semblant d'aller bien, on attend juste en gare d' ceux qui n' croient plus en rien. Et c'est tout ce qui m'va, tout c' qui m'va, tout c'qui m'va ; comme un gant troué, comme un fusil chargé, comme un drôle de sourire menteur qu'attend d'être dégainé.

Alors, j'enchaîne les soirées, les concerts, les cuites de vieilles, les teufs jusqu'au petit matin ; j'enchaîne les beats trop forts dans mes oreilles, mes tripes, dans mon bas-ventre, dans les tréfonds, jusque dans mon vagin ; et dans ma gorge, les bières, les dopes de merde, les mecs, les rêves brisés trop tôt, les chaînes brisées trop tard, les souvenirs aigres et terreux comme des verres de vins. Et j'accroche à mon tour ce drôle de p'tit sourire moisi-charmeur-séducteur-enjôleur délicatement coquin, et là, y a plus de question, plus qu'un aura de morpions, un truc qui tourne pas rond comme un mauvais parfum. Ça danse des entrejambes, ça m'entraîne dans leur chambre, j' sais plus à quoi ça ressemble. Comme des gargouilles triquées, l'âme vile et tripée, étriquée par leurs peurs et leurs regrets noyés, désillusion blessée, on s'est mollement trompé sur les cadavres d'une vie faite des erreurs passées. Et c'est pathétique, pathétique, pathétique, mon drôle de sourire ravageur qui fait qu'filer la trique. Ouais, c'est pathétique, pathétique, pathétique, à force de pas vouloir me dévoiler, j' me laisse percer de tout côté, ça en devient lubrique.

*

Il est 8h du mat, j'ouvre des yeux qui font mal sous une lumière tiède. Ou p't-être que la douleur est seulement celle du cœur qui se dilate et éclate après une nuit de fièvre. Dis-moi pourquoi j'suis là, calée entre tes draps, enroulée dans tes bras et à peine flippée de moi. Ça devrait absolument pas faire partie du contrat.

Et je sens sur nos lèvres, un drôle de sourire mièvre, des douceurs qui s'élèvent, qui m'effraient, qui m'énervent mais m'absorbent et m'obsèdent, ça d'vient trop délicat. Et c'est pathétique, pathétique, pathétique, c'te fille en fuite qui part en flippe, angoissée juste à respirer à côté d'un autre que moi. Ouais, c'est pathétique, pathétique, pathétique, j' voudrais plus avoir peur de rien, j' voudrais plus avoir peur de moi, j' voudrais qu' ça n'me ressemble pas.

Fais rien croire d'autre que c'que tu es, fais pas d' promesse en l'air comme toutes ces âmes blessées. On va pas r'faire l'histoire, faire semblant d'aller bien, on attend juste en gare d' ceux qui n' croient plus en rien. Et c'est tout ce qui m'va, tout c' qui m'va, tout c'qui m'va ; comme une moufle estivale un peu raccommodée, comme un fusil baissé, une arme presque pacifique prête à être déposée...

Une avancée... ? C'est c'que j' croyais !

C'est c'que j' croyais que j' voudrais croire mais y'a trop de choses qui se jouent dans le noir, dans ma tête, dans mes insomnies, dans les ombres derrière le miroir, des dédales insolubles, des trous béants, des vieilles histoires, des kilomètres de paranos, de vies clouées dans des couloirs. Je m' suis trop bien battue pour arriver à ne plus rien lui d'voir. J' reviens d' trop loin, à m'être perdue, pendue, pense plus, pansement sur mon âme éperdue, j' crois qu' tu préfères même pas savoir. J' peux pas replonger, sauter dans le vide, m' briser la nuque, m' péter les jambes, refaire ma vie, refaire mon monde, refaire confiance à un connard. Je m'vois sans toi d'jà désossée, dépossédée, débile d'amour à en crever, dix ans, deux mois, dis-moi, combien d' temps ça prendra pour que tu te lasses de moi, pour que j' me passe de toi, plus jamais ça, plus jamais ça.

*

J'aime pas les drôles de sourire au réveil, ceux qui me mentent, ceux qui me trompent, ceux qui me montent la tête et me font voir monts et merveilles. J'aime pas tes drôles de sourire au matin, ceux qui réveillent tous mes traumas, mes doutes et mes mauvais instincts. C'est impossible, invincible, indicible, tous les gravas que ça remue, ton p'tit sourire déchu. J'suis prête à rien, prête à rien, prête à rien... J'crois qu' ce sera juste à jamais, toujours impossible de refaire confiance à quelqu'un.

Ne pas avancer et décider de rester coincée encore un peu à la surface du sans-danger des âmes trop amochées. Remettre un masque sur ma canine, mon faux sourire en coin, une larme au sel amer, l'âme au bord du ravin, un semblant de pas en arrière mais surtout mille raisons à vif inexplicables, inextricables, de surtout pas aller plus loin. J'vais rien faire croire d'autre que c'que j'suis, j' f'rais pas d' promesse en l'air comme toutes ces âmes maudies. On va pas r'faire l'histoire, faire semblant d'aller bien, tu s'ras jamais aussi patient qu'le quai du temps où j'attends rien.

Drôle de sourire

Saint-Jean-aux-Bois, le 25 juin 1989,

Chère Grand-Mère,

Aujourd'hui il a plu. Nous devons nous rendre à Pierrefonds pour flâner autour du lac, c'était en effet ce à quoi nous avons pensé hier au soir pendant la belle veillée de la retraite aux flambeaux. Le ciel profond, étoilé, n'annonçait pas cette bruine mélancolique. Nous avons dû changer notre programme pour une balade en intérieur. Nous avons décidé de nous rendre au musée de Senlis, cela faisait longtemps que nous n'y étions pas retournés. Tu nous as tant parlé de cette ville pendant la période tourmentée de la grande guerre ! Grand-Père, allité à l'hôpital de campagne et toi qui te débrouillais tant bien que mal pour lui rendre visite par les chemins de traverse...

Ainsi nous nous sommes trouvés dans cette salle étrange où nous regardaient toutes sortes de créatures insolites, en pierre... mais dont les expressions étaient plus vivantes les unes que les autres. L'une d'elle a drôlement attiré mon attention, en effet, elle arborait un « DROLE DE SOURIRE ».

La petite plaque explicative racontait que cette gargouille provenait de la flèche de Notre-Dame de Senlis. Tu te rends compte ? Se dire que cette figure de pierre a été témoin de tant d'histoires, de tant d'Histoire. Cela m'a émue.

Cette sculpture a tant vécu, elle est si émoussée, son grain est devenu si fin qu'elle m'a d'abord fait penser aux sculptures de sable que l'on voit fleurir sur les côtes à la belle saison, à ceci près : les sculptures de sable, si belles soient-elles, représentent l'éphémère, redeviennent sable, une fois l'événement terminé ; cette gargouille a traversé les siècles du haut de son clocher et continue d'exister, dans cette salle du musée. Les visiteurs s'étonnaient de ce sourire, légèrement édenté sur le côté, mais plutôt complaisant au regard d'autres figures moins clémentes.

Combien d'amoureux se sont fait surprendre par l'eau ruisselant de cette bouche complice ?

Combien d'enfants se sont fait éclabousser par ce rictus mystérieux ?

Combien de soldats se sont fait protéger par cette figure de roc ?

Combien de badauds se sont fait épier par cette présence étrange ?

Autant de questions qui resteront sans réponses.

Peut-être pourras-tu encore me raconter de nouveaux secrets que ce drôle de sourire a pu approuver, réprouver... Dis-moi encore tout ce que tu as vécu à Senlis pendant ces heures sombres, mais surtout raconte-moi l'explosion de joie quand le cauchemar s'est enfin achevé, quand le Maréchal Foch est revenu de Rethondes. Quelle était l'atmosphère aux abords de l'hôtel Saint-Martin ?

Comme c'est bizarre de penser qu'une statue de pierre a vu ce qu'elle ne peut raconter que par ce sourire énigmatique, ni bienveillant, ni malveillant, peut-être trop chargé de ce savoir que la guerre sévit sempiternellement, a sévi ici, sévit et sévira ailleurs.

Nous avons continué la visite du musée et nous avons appris et revu beaucoup de choses mais rien ne m'a plus intriguée que ce visage au sourire paradoxalement figé mais témoin du temps qui passe.

Quand nous sommes sortis du musée, tu devines ce que je me suis empressée de faire ?

Je me suis fait une joie de me poster sous une gargouille de Notre-Dame, mais pas n'importe laquelle, j'ai bien vérifié que cette dernière n'affichait pas une mine menaçante, tu penses... J'ai à peine reçu quelques gouttes, le soleil avait fini par s'imposer et nous avons regagné la rue Saint-Pierre.

De retour à Saint-Jean, nous avons voulu profiter du soleil et c'est assez naturellement que nos pas nous ont menés au Chêne de Saint-Jean. On dit qu'il a lui aussi traversé sept à huit siècles, comme la gargouille. C'est drôle, si on regarde bien, on arrive même à débusquer des expressions sur ce tronc séculaire.

Grand-Mère, tu le sais bien, j'aime tout ce qui me parle du passé, je suis très attachée aux souvenirs. Crois-tu qu'un jour tu pourrais me montrer quelques feuillets de la correspondance que Grand-Père et toi aviez entretenue lors des bouleversements ? Bien sûr, je ne te demande pas de lire les passages intimes mais j'aimerais me faire une idée de votre quotidien. Je peux trouver tout ce qui concerne les faits historiques dans les livres d'Histoire mais il me semble naturel que je me représente avant tout l'expérience de mes proches. Quand je suis allée dans ton grenier il y a quelques mois, j'avais remarqué un paquet d'enveloppes reliées par un ruban bleu. Ne serait-ce pas le trésor que j'évoque ? J'ai hâte de venir te voir, on en reparlera de vive voix. En attendant, je finis par ces quelques vers, pour toi qui aimes tant la poésie :

Se peut-il qu'un sourire de pierre
Déclenche en moi tant d'émotion,
Moi qui m'émerveillais hier
Des lueurs fauves des lampions ?

Ni amène, ni amer, ce drôle de sourire
N'est plus tant là pour surveiller que pour distraire,
A hauteur d'homme il sait désormais satisfaire
La curiosité, la passion du souvenir.

Les amoureux de ce terroir
Sauront y lire la mémoire
De ses joies et de ses déboires.

Il se fait tard et je vais maintenant retrouver la douceur du soir, le feu de la Saint-Jean est terminé mais l'été ne fait que commencer.

A très bientôt Grand-Mère, je t'embrasse,

Ton arrière-petite-fille qui pense à toi,

Hélène.

Drôle de Sourire.

Je vais vous étonner. Quand j'ai vu cette gargouille, j'ai pensé immédiatement à ma grand mère maternelle !!! Non rassurez vous, elle n'avait pas ce masque minéral hideux. Au contraire son anatomie était toute de rondeurs, son visage exprimait la douceur, la tendresse, l'amour. Elle sentait toujours bon le savon !!!

C'est sa voix qui vient d'éclater à mes oreilles, quand blotti contre sa chaleur je m'amusais à faire des grimaces, d'une voix convaincue elle me disait alors : « mon chéri un coup de vent et tu vas devenir une statue de pierre et rester ainsi toute ta vie » !!!! Peut-être avait-elle raison ?

*_*_*_*_*

Je suis La Gargouille, celle qui observe depuis des siècles des hauteurs de la Cathédrale des moutons qui ne lèvent que rarement leurs regards vers moi. Vous déambulez, vous riez, vous pleurez, chantez, buvez, vous battez, vous aimez et vous séparez, vous vivez et enfin mourrez dans ce sanctuaire colossal et froid.

Je suis la Gargouille. Celle qui vous protège du Démon, de la Damnation, de la Luxure, du Vice. Vous comprenez mon drôle de sourire ?

Vous croyez que c'est drôle de sourire, perché en haut de cet édifice immense, ce bloc de pierre froide avec pour seuls compagnons d'autres monstres encore plus hideux, d'autres chimères plus affolantes et disgracieuses les unes que les autres.

Le visage battu par le vent, la grêle, la pluie, la neige, le gel.

Vous comprenez mon drôle de sourire ?

L'eau glacée traverse ma gorge, ma gueule et s'écoule entre mes dents y laissant toutes les impuretés du ciel.

Vous comprenez mon drôle de sourire ?

Riez braves gens d'en bas mais je vous regarde, vous épie, vous observe, vous déshabille de mon regard de pierre, impénétrable, austère comme mon sourire caustique.

Je me moque bien de vous petites fourmis quand de ma hauteur je vous arrose de toutes vos énergies néfastes que je recrache !!

Vous ne voyez pas mais certains jours ma face morne s'anime d'un riktus glacial.

Mes lèvres gercées s'écartent, s'entrouvrent avec difficultés sur mes dents déchaussées, voulant laisser exploser ma joie mais aucun son ne sort, au plus une bave s'écoule aux commissures de ma bouche !!!

Vous comprenez mon drôle de sourire ?

Parfois j'aimerais être humain, c'est pour cela que je dis bouche alors que je n'ai qu'une gueule !!

Vous comprenez mon drôle de sourire ?

Mon visage exprime l'horreur, à force de vous observer vous adonner à tant d'excès, vous rouler dans la luxure et la dépravation, des aigreurs remontent dans ma gorge sans pouvoir les régurgiter.

Vous comprenez mon drôle de sourire ?

Je suis sempiternellement torturé, mes dents apparentes affichent la douloureuse et monotone tristesse de ma vie, l'envie d'y mordre sans y parvenir !!
Vous comprenez mon drôle de sourire ?

Je sais, je n'ai pas l'apparence de « L'Ange au sourire » de la Cathédrale de Reims, lui a été frappé par la grâce, l'homme qui l'a conçu devait être amoureux !!

Et finalement si je n'étais pas une gargouille mais une statue gigantesque et grotesque, les yeux clos ou crevés pour ne pas vous voir, vous et vos exactions, vos malversations, la bouche à demi ouverte sur un cri qui ne veut sortir, qui avorte avant de franchir le seuil de ma gueule !

Et puis non je préfère être une gargouille, même si mon allure ne vous incite pas à lever les yeux vers moi, même si vous ne prenez pas conscience que je suis là, tout en haut pour vous protéger du Mal toujours prêt à vous tenter et vous pervertir.

Ce que je crache par ma gueule ce sont vos impuretés, vos fautes mais aussi vos souffrances, vos afflictions et toutes celles accumulées au cours des siècles dans cet édifice de pierre.
Vous comprenez mon drôle de sourire ?

Mon visage est déformé, comment ne le serait il pas après avoir assisté à tant de monstruosité lors des siècles passés ? Pensez vous vraiment que j'ai envie de rire aux éclats ?

Oui, une fois, il y a de cela plus de cent ans, un tailleur de pierre m'avait lavé de mes souillures et redonné un peu de ma pureté, ce n'est pas banal de parler de pureté quand on est une gargouille et j'avais furtivement esquissé un sourire, comme un pas de danse, ridicule.

En fait que savez vous de moi, mon drôle de sourire peut très bien exprimer de la sympathie, de l'empathie face à vos vies mesquines, mais peut être aussi de la moquerie ahahah, de l'ironie, ihihih, allez donc deviner ce qui se cache derrière le mien et si vous avez deviné gardez la réponse pour vous !

Vous comprenez mon drôle de sourire ?

Comment puis je sourire dans mon monde minéral, sordide, ou pas un autre sourire n'est susceptible de provoquer mon sourire, car ne sourions nous pas par rapport au sourire qu'on reçoit ?

Un bâillement vous fait bailler, un bonjour entraîne un bonjour, un sourire produit un sourire !! Vous avez déjà vu quelqu'un sourire à une gargouille ou alors peut être un ivrogne en train de se soulager au pied de mon rempart, les yeux béatement tournés vers le ciel !!!

Je m'essaie à sourire, mais de tristesse, d'amertume parfois, de colère jamais, de dégoût souvent, de haine rarement car en fait je vous plains.
Vous comprenez mon drôle de sourire ?

Derrière mon visage de roche savez-vous si mon cœur de pierre, tendre, bat ?
Une goutte roule sur ma joue, est ce une larme !!!

Je suis La Gargouille, le témoin silencieux et taciturne de la Nature Humaine, mes grimaces lui rappellent que la plus belle reste le SOURIRE.

Vous avez compris mon drôle de sourire ?

« Drôle de sourire »

Gardez-vous bien humains de vos rires complices
en levant les yeux vers ma singulière face,
Arrêtez-vous un instant pour connaître le supplice
que l'on m'a infligé en taillant cette grimace.

Rares sont les vestiges autant malmenés
par les mains d'un artisan d'un autre âge ;
Gouge, burin, rifloir et maillet ont façonné
d'un minéral au cœur tendre ce visage.

Oyez gens d'en bas mes cris sourds de douleur
retentissant à chaque impact de la masse,
Usant d'une frappe, en un crac, à tressaillir de peur
le calcaire a volé en éclats et laissé ces traces.

Ignorez-vous encore le dessein de mon créateur
à sculpter ce riktus aux canines éculées ?
L'effroi ! pour chasser démons, esprits malins, pêcheurs,
et repousser le mal hors des murs arc-boutés.

Loin du brouhaha de la foule, du haut de mon piédestal
des trompes d'eau, non bénie, de ma rigole sont déversées
Éclaboussant les pierres chargées d'histoire de la cathédrale
et les fidèles, la tête sempiternellement tournée vers les cieux, sur le parvis amassés.

ADULTES

Prix ABS

Aurélie BOTTE

Finalistes

Mathurine BECUWE

Mireille DEBAENE

Laure CHABENIUK

Catherine BEDAGUE

Alain BARONICK

Hélène RAUCH

Gilles MANTEAU

Jacqueline CHEVALIER

DRÔLE DE SOURIRE

- 1 Laissez courir
Les p'tits sourires
A l'occasion
Sourire grognon
Puissent-ils un soir
Sourire bavard
Vous consoler
Laissez jaillir
Les p'tits sourires
Sourire gentil
Ou ahuri
Qu'un soir ils puissent
Sourire complice
Vous réchauffer
- 2 Un peu d'amour
Sourire velours
Ou hypocrite
Sourire caustique
C'est pas malin
Sourire taquin
Ça vous arrange
Laissez glisser
Sourire glacé
Les sentiments
Sourire charmant
C'est du bonheur
Sourire rêveur
Si c'est aux anges
- 3 Sournoise, sournois
Sourire narquois
Mém' édenté
Sourire mauvais
A reculons
Sourire faux j'ton
Faut pas s'y fier
Ça c'est pour toi
Sourire sympa
Ou aguicheur
Sourire dragueur
Ou pourquoi pas
Sourire pour soi
C'est pas sorcier
- 4 Laissez venir
Les grands sourires
Par la fenêtre
Espagnolette
Sourire en coin
C'est un besoin
Plus d'isolement
Laissez fleurir
Vos beaux sourires
Et pourquoi pas
Rire aux éclats
Ça vous libère
Sourires sincères
Et pour longtemps !

Adapté librement des paroles de la chanson
"Les P'tits Papiers", de Serge Gainsbourg,
chantée par Régine, Noir Désir, Jeanne Balibar,
Rodolphe Burger, Les Enfoirés...

DRÔLE DE SOURIRE

Décembre 1916: Malencourt Somme

Ma Louison.

Dis moi comment fais tu pour supporter ce manque, ce vide.

Dis moi ou puises tu ta force.

Pas de permission ce Noël, j'en ai marre, je n'en peu plus de cette boucherie, cette tuerie sans fin.

Pas pleurer, tenir, mais comme vous me manquez.

Saloperie de guerre ! Merci à tante Jeanne pour tous ses tricots de laine, mon cœur et mon corps bien au chaud me rattachent à vous.

Dans vos colis mettez moins de produits de notre ferme, le vaguemestre chaparde beaucoup mais nous ne pouvons pas lui en vouloir, on a tous tellement faim.

Quelle horrible nouvelle ma Loulette, le fils Guillou Marcel aurait été fusillé pour l'exemple, les hommes sont ils devenus fous ?

Rassure toi mon ange je tiens trop à vous pour désertier; je meurs de te revoir et notre petit Paul comme il a du grandir !

L'autre soir les gradés ont laissé faire une chose hallucinante, la trêve de Noël ont ils dit. Traversant les tranchées nous avons échangé avec les allemands cigarettes, chocolat, gnôle et même sifflé sur un air d'harmonica. Ce sont de jeunes soldats comme nous voulant rentrer chez eux.

Et puis tu sais le gars de Toulouse Eugène à l'accent chantant et du soleil plein la voix, nous sommes très complices. Il aime aussi la poésie, nous composons parfois pour oublier le froid, la peur, le bruit et l'odeur de la mitraille. A mon retour je te promets encore de belles floraisons dans ma tête, je suis toujours ton troubadour.

Ma douce, il va faire nuit, je suis de garde, j'ai ta photo à même la peau sur mon cœur qui me protège de l'horreur et du chaos.

Louison et Yvon
Nos deux cœurs à l'unisson
Un bel horizon

Embrasse fort petit Paul
Je t'aime
YVON

Mars 1917 Elven Morbihan

Louison ne reçoit plus de lettres depuis deux mois, c'est long, trop long. Elle écrit à l'état major des armées : Yvon est porté disparu...

Elle sait, ressent au plus profond d'elle même qu'il est toujours en vie quelque part, ne cédera pas au désespoir.

Mai 1917 Avelghem Belgique

Yvon se cache, se terre, se mortifie jour après jour. A Malencourt ce matin de mai où le sol n'est plus que boue après une nuit torrentielle, dans la tranchée hommes et bêtes se regardent hagards, muets. La pauvre haridelle caressée hier gît les quatre fers en l'air, yeux vitreux baignant dans son sang. Le soleil revenu éclaire un spectacle dantesque. Plus aucun arbre, plus un brin d'herbe, sol noirci de cadavres, armes brisées, cratères. L'odeur est atroce dans le bourdonnement de grosses mouches bleues. Ce matin là Yvon compte quinze obus de 210 en dix minutes à peine, le seizième tombe sur son abri. Des cris, des râles, des corps mutilés, vêtements déchiquetés; un soldat à genoux berce un camarade en priant. Tout s'écroule autour de lui, explosions fracassantes, gaz suffocant. Il se touche les lèvres et sent sous ses doigts coté gauche, un gros trou béant, sa main s'engluant très vite de sang chaud poisseux. Un éclat d'obus lui a arraché la moitié de la bouche dessinant un affreux rictus, un

drôle de sourire. Au dessus de ses lèvres meurtries, déchirées, coupées en deux le faisant ressembler à ces monstres de pierre grimaçants, ces gargouilles, ces verrues de cathédrale, le regard bleu acier est toujours aussi beau; c'est toujours lui et ce n'est plus lui.

Il n'a pas encore mal mais n'est plus conscient lorsqu' Eugène le tire du plus profond de la tranchée. A l'hôpital militaire de Lille, les chirurgiens ont promis de réparer cette face de supplicé, ce sera long. Voila, il a tiré le mauvais numéro, fait partie désormais des fantômes de la guerre, les gueules cassées. Il aurait préféré la mort, disparaître à jamais.

Comment pourra il revoir sa femme ?

Peut on donner des demi-baisers ?

Cette bouche si douce sous la sienne; l'idée même le terrifie.

Comment ne pas faire peur à ce petit garçon à peine connu; ce drôle ^{de} sourire est un cauchemar.

Non il n'écrira plus, tout oublier, elle doit l'oublier, le croire mort, c'est mieux ainsi, le temps fera le reste.

AOUT 1917 Journal La Croix (petite annonces)

Louison Kergal épouse Yvon Le Dantec deuxième bataillon d'infanterie de Péronne dans la Somme recherche contact avec Eugène instituteur à Toulouse du même bataillon ami d'Yvon disparu en Mars 1917 vers Malencourt.

Je n'ai plus de nouvelles, est il encore en vie ?

Me joindre au 4 rue de la tannerie Elven Morbihan

Septembre 1917 2 place du Capitole Toulouse (haute Garonne)

Madame

Je suis bien Eugène l'instituteur ami d'Yvon deuxième bataillon d'infanterie de Péronne. En ce mois de Mai nous étions dans une tranchée lors de cette terrible matinée ou il fut blessé par un éclat d'obus. Je suis resté à ses cotés lors de son rapatriement à l'hôpital militaire de Lille. Yvon me parlait si souvent de vous et de son petit Paul. J'ai vu la douceur de votre regard sur cette photo toujours sur lui.

Si vous l'aimez autant qu'il vous aime...

Il se trouve à présent à Avelghem à la frontière belge

Avec tout mon respect

EUGENE MIREPOIX

Drôle de sourire .

Mais ou diable le décorateur avait-il pioché son inspiration pour nous offrir cette extravagante accumulation de visages modelés dans de la pâte à bois, cette enfilade de momies aux paupières closes en terre cuite, cette collection de faces terreuses dont les lèvres entre ouvertes sur des rixtus à la limite de l'inquiétant découvraient des canines assassines plantées dans des mâchoires proéminentes ? Mais quel spectacle ! Pour Carnaval les baies lumineuses de la galerie marchande avaient été investies d'une colonie de masques grotesques hésitant, à mon sens, entre le morbide et le burlesque . Ils ont dû recycler le stock de Halloween me suis-je exclamée en moi-même ! Quant aux gosses : pas d'angoisse ! Une affiche les invitait même à un atelier de fabrication de masques de la même veine ! J'en étais là de mes réflexions alors que je poussais mollement mon chariot chargé de courses lorsque j'ai ressenti le léger frôlement comme d'un chat ou d'une main invisible autour de ma cheville. Tiens ! mon nœud de chaussure était défait ! Sous les yeux ronds d'un visage sable au menton de guingois je me suis baissée pour le rattacher. Mais...CRAC ! Me voilà avec deux morceaux entre les mains et un bel agacement : Je viens de terminer les courses et je vais devoir revenir fureter entre les gondoles surchargées du gigantesque magasin pour dénicher une minuscule paire de lacets neufs sans doute bien planquée ! Evidemment, il me faut d'abord aller vider tous mes achats dans le coffre de la voiture et bien entendu je ne suis pas garée tout prêt : cela va de soi ! Je suis si énervée que je ne réalise qu'au bout de quelques secondes que le reflet du visage crayeux apparu dans la vitrine appartient à Anne Lise. Je ne l'ai même pas vue arriver. Avec sa silhouette maigre, ses habits grisâtres et informes elle passe totalement inaperçue. Est-ce de mendier depuis des mois dans ce lieu, mais c'est comme si elle s'était fondue dans le décor, avait acquis une transparence, était frappée d'invisibilité. Comme si elle venait juste de sortir de terre. Mais peut-être que tout simplement je suis devenue comme les autres : la banalité du spectacle de la misère des laissés pour compte ne m'émeut plus et je pense à autre chose. Peut-être que mon impuissance me pousse à chasser mes remords. Peut-être que je préfère oublier et regarder ailleurs pour au moins éviter de sombrer dans les accusations, les reproches contre cette misère que j'abhorre. Peut-être que sur l'échelle de l'inhumanité je préfère la lâcheté plutôt que de fondre dans cette hostilité glauque prête à inventer tous les prétextes possibles de mépris et de dénigrement pour surtout, surtout ne pas identifier qu'entre cette jeune femme et moi il n'y a que trois lettres de différence : SDF. Trois lettres. Trois consonnes asexuées . Trois initiales pour dire le genre, la place et même l'identité. Trois coups secs du destin frappés sur un clavier entre le Q et le G d'un Quartier général de Cocagne où ils ne cogneront jamais. Trois petits signes pour ranger toute une population, escamoter jusqu'à son nom. S pour simuler des interrogations, D pour nourrir l'illusion que la chance peut encore tourner, qu'ils ne sont pas irrémédiablement jetés, F..fff pour l'essoufflement, l'effacement, le vacillement de la flamme d'une bougie à demi consumée. On affuble de noms de couleurs ou de prénoms des entreprises de communication ou d'accessoires pour communiquer sur l'humain mais on réduit des individus à un sigle. Trois lettres pour s'épargner de dire et penser que ce sont encore des personnes. Trois lettres parce que ça fait dossier, ça fait traité, ça fait classé. Trois lettres parce qu'on n'a pas de place et qu'on n'a plus de temps, qu'on épargne jusque sur les mots pour ne plus parler des gens. Anne Lise SDF. Un tampon sur un carton. Anne Lise avec un visage de papier mâché ■■

regard éteint , aux lèvres sèches, aux yeux creusés....Une femme qui m'avait donné son prénom la fois où je lui avais acheté un sandwich à la boulangerie de cette grande surface où elle faisait la manche depuis des mois en attendant cet hypothétique stage qui allait la remettre sur les rails . Elle m' avait annoncé à l'automne que c'en serait bientôt fini de quémander un sandwich ou des piécettes pour s'offrir une nuit d'hôtel dans la zone commerciale afin de prendre une douche lorsqu'elle avait ses règles. Que c'en serait bientôt fini de dissimuler ses cheveux filasses dans son col remonté pour échapper à des sales types comme celui qui lui avait brisé les dents dans ce centre d'hébergement pour lui voler son sac de couchage ou faufiler une sale main sous son blouson. Je ne l'avais plus revue depuis ce jour où ça y était, elle me l'avait annoncé, la fin de sa galère était signée : elle avait été recrutée .Son nom figurait sur la bonne liste ! Et voilà qu'elle semblait surgir de nulle part dans un état pitoyable. Au milieu des vitrines rutilantes, elle dans ses habits vétustes et dépenaillés et moi face à elle avec mon lacet à la main, nous devons avoir l'air d' OVNI. Son blouson était griffé et les coutures déchirées comme si elle avait été trainée sur le macadam. Son pantalon élimé et lacéré par endroits bâillait sur un corps squelettique. Des croutes de sang séché émaillaient la peau translucide de son visage cadavérique. Je la saluais bêtement. On a toujours honte de croiser la misère , surtout au moment où on pousse devant soi un chariot empli jusqu'à la gueule. D'être surprise en flagrant délit d'abondance devant une glace quand en face il n'y a rien. Je m'apprétais à alléger ma conscience en fouillant dans mon sac quand Anne Lise a arrêté mon geste d'une main qui semblait flotter dans le vide : « Non ! Non ! C'est inutile ! Tout va très bien ! Je n'ai plus besoin de rien...Et avec un drôle de sourire complice sur son visage blême, elle a ajouté : Je voulais juste vous dire Merci. » Je tentai l'esquisse d'un..., mais elle m'avait déjà tourné le dos et s'est dirigée vers les portes coulissantes où elle a disparu dans un souffle. Lorsque j'ai eu vidé mes achats dans le coffre de la voiture, je suis retournée dans les rayons du magasin où j'ai acheté des lacets neufs que j'ai changés sur un banc sous les regards mornes des masques endormis. Entre la rencontre avec Anne Lise et cette histoire de lacet, j'avais mis une bonne demie heure de plus pour en terminer avec mes courses et sortir du parking. Lorsque j'ai rejoint la rocade, la bretelle où je sors habituellement était inaccessible. Une épaisse fumée noire sortait de véhicules encastrés les uns dans les autres .Une femme couverte de sang au milieu d'éclats de verre agrippait un portable près d'une face figée dans un hurlement strident. Les voitures de pompiers et une ambulance doublaient sur la bande d'arrêt d'urgence la file immobilisée où j'étais bloquée. Je réalisais tout soudain que cette histoire de lacets et ma rencontre avec Anne Lise m'avaient très vraisemblablement sauvé la vie. Quelques minutes plus tôt et j'aurais été prise dans l'accident qui venait de se produire sur la voie d'accès de ma route habituelle. La voiture en train de carboniser aurait pu être la mienne. Ce masque défiguré aux traits défaits par l'horreur le mien. La semaine suivante , je suis allée à la boulangerie du supermarché où j'avais parfois acheté un pain garni pour Anne Lise. J'interpelaï Martine la vendeuse qui la connaissait bien. Savait elle comment s'en sortait Anne Lise ? Je lui fis part de mes interrogations suite à notre brève rencontre de la semaine passée. Et c'est alors que Martine m'a regardée elle aussi avec un drôle de sourire : « Alors ça...tu es sûre ?..Tu dis avoir parlé avec Anne Lise ? ...En tout cas pas la semaine dernière ! Ce n'est pas possible ! ...Parce que vois tu il y a deux bons mois, il y a eu un accident sur le parking .Un camion de livraison qui manoeuvrait n'a pas vu Anne Lise. Et...Elle est morte sur le coup. »

Drôle de sourire

Au cœur d'une charmante ville de l'Oise aux rues pavées, se dresse une majestueuse cathédrale consacrée à la fin du XII^{ème} siècle. Chaque jour, ce chef-d'œuvre de l'art gothique attire de nombreux touristes, des professeurs et leurs élèves, des artistes et des amateurs d'architecture. Cependant chaque nuit, longtemps après que les douze coups de minuit aient retenti, alors que les rues ont été désertées par les hommes, tout le petit monde de la cathédrale prend vie. Les statues des différents portails se retrouvent sur les bancs du jardin du musée voisin et détendent leurs membres endoloris par les années. Les gargouilles, elles, se rejoignent sur le toit pour des parties de cache-cache endiablées ou des concours de grimaces terrifiantes. A ce jeu-là, c'est toujours Rictus, le chef des gardiens de la façade nord, qui gagne.

Pourtant ce soir, il n'a pas le cœur à jouer. Il est mollement appuyé sur un des pinacles de la tour nord et ne cesse de se remémorer sa rencontre avec Chloé.

A l'époque, c'était une petite fille de 7 ans qui venait pour la première fois assister à l'office dans la cathédrale. Elle avançait en sautillant vers la porte nord, devançant ses parents de quelques mètres. Son père, un bel homme grand et fort, soutenait sa femme dont la grossesse arrivait bientôt à son terme. Dès que Chloé vit Rictus, elle s'arrêta net, tétanisée par la peur. Son papa comprit immédiatement, il la prit dans ses bras et lui expliqua que les gargouilles étaient les gardiens de la cathédrale et que si elles étaient si effrayantes, c'était pour repousser les démons. Puis il ajouta : « Tu n'as pas peur de cette gargouille, n'est-ce-pas ? Tu n'es pas un démon, toi, tu es mon petit ange ! ».

Il s'avança alors très près de Rictus et Chloé partit dans un éclat de rire un peu crispé, à moitié rassurée par les paroles de son père. Depuis, chaque dimanche matin, ils répétaient la même scène et c'était devenu leur instant complice. Pour Rictus, c'était désormais son moment préféré : il ne se lassait pas d'entendre le rire de Chloé qui lui mettait du baume au cœur pour la semaine.

Mais aujourd'hui, alors qu'on est en plein milieu de la semaine, Chloé est venue à la cathédrale en début d'après-midi. Elle marchait, tête baissée, tenant la main de sa maman et celle de son petit frère. Elle est entrée dans la cathédrale sans un regard pour Rictus. Malgré tout, il remarqua que la jeune fille avait les yeux rougis par le chagrin et il comprit avec effroi qu'elle venait assister à l'enterrement de son papa. Il en eut le cœur brisé.

Depuis, il n'est plus le même, il ne cesse de réfléchir à ce qu'il pourrait faire pour donner un peu de joie à Chloé et entendre à nouveau son rire. Canine, une des longues gargouilles qui orment les arcs-boutants du chevet de la cathédrale et la meilleure amie de Rictus, comprend en le voyant que quelque chose ne va pas. Après que Rictus lui ait expliqué la raison de sa morosité, Canine s'exclame : « J'ai trouvé ! Je sais ce qui fait rire les jeunes humains, ce sont les grimaces. Mais pas le rictus effroyable qui te barre le visage sempiternellement et qui t'a valu ton nom ! Viens. Suis moi, j'ai une idée : ce soir, c'est concours de grimaces hilarantes ! ».

Comme la spécialité des gargouilles est la peur et non le rire, celles-ci se retrouvent bien embêtées. Après de longues discussions, elles trouvent enfin une solution : chaque gargouille

propose une grimace qu'elle pense drôle et Rictus les essayera chacune leur tour, jusqu'à ce que l'une d'elles déclenche le rire de Chloé.

Les cinq premières n'ont aucun succès, la jeune fille ne lève même pas les yeux et continue son chemin comme si de rien n'était. La sixième semaine, sur les conseils de Canine, Rictus tire la langue. Chloé le remarque et regarde la gargouille quelques instants, surprise, avant de reprendre sa marche en direction de l'entrée de la cathédrale. Alors, le dimanche suivant, Rictus décide de tirer la langue à nouveau tout en louchant. Mais comme il ne maîtrise pas bien la technique, seul son œil gauche regarde en direction de son nez. Son œil droit, lui, semble perdu dans le globe oculaire, comme s'il cherchait vainement son homologue d'en face.

Dès que Chloé voit Rictus, elle ne peut retenir le rire qui l'envahit. Elle appelle son frère et ensemble, ils partent dans un fou rire qui les amène jusqu'aux larmes de bonheur, pour la plus grande joie de Rictus.

Drôle de sourire

Coucou, c'est moi, Lola, la gargouille de la flèche de la cathédrale de Senlis.

Comment me trouvez-vous avec ce rictus pétrifié depuis la nuit des temps ?

Je suis l'ancêtre des monstres gentils, des monstres méchants, le lien entre le passé, le présent et l'avenir.

Pendant des lustres, toutes les nuits, j'ai côtoyé le ciel sous l'égide de Madame la Lune, ma fidèle amie escortée de sa myriade d'étoiles.

Après des siècles de bons et loyaux services, il y a trente ans, pour des raisons de santé, Yves et Manu sont venus délicatement m'extraire de mon support tout là-haut...

« on va te soigner, te réparer, tu pourras te reposer, tu l'as bien mérité » m'ont-ils-dit...

Depuis, je suis installée dans une luxueuse demeure qu'on appelle Musée.

Je suis devenue une gargouille de luxe...

Désormais, les jours s'étirent mollement, voluptueusement dans le confort et j'ai le temps de détricoter mes souvenirs accumulés depuis des siècles...

Il y a huit cents ans environ, Sam, mon compagnon sculpteur, à coups de massette et de gradine, entre éclats de pierre et éclats de rire, m'a fait jaillir d'un joli bloc de pierre de Saint Maximin.

Avec Léonie, la petite chèvre, mascotte de l'atelier, nous formions un joyeux trio.

D'ailleurs, ce drôle de sourire ne doit pas être étranger à cette belle ambiance.

Quand Léonie retroussait ses babines pour nous montrer ses jolies petites canines et Sam, contorsionniste hors pair qui faisait les pires grimaces, c'était une explosion de rires.

La fenêtre de l'atelier fermée à l'espagnolette laissait filtrer les bruits de la ville :

- Arthur, le chanteur de rue qui entonnait sempiternellement les mêmes ritournelles, le marchand de peaux de lapin, le poisson vendu à la criée, le couinement du cochon estourbi par le charcutier, les charrettes dévalant la rue et éclaboussant tout sur leurs passages, les chiens, chats, rats se pourchassant au milieu des immondices, Emilie la tenancière de la taverne, les poings sur les hanches, qui invectivait vertement les mauvais payeurs, les mauvais buveurs ; le curé pressé entouré de son escouade d'enfants de choeur joueurs et indisciplinés qui escortait un corbillard. Il fallait se boucher le nez et les oreilles !

Plusieurs confréries d'artistes et d'artisans (couvreurs, menuisiers, charpentiers, verriers, etc.) évoluaient et s'exprimaient à la perfection sur cet énorme chantier.

Il fallait honorer les commandes de l'austère et exigeant évêque Thibaud.

Aussi, vous imaginez la fierté de Sam, quand sa gargouille a été retenue parmi tant d'autres pour la flèche de la cathédrale.

« tu n'auras pas le vertige là-haut, j'espère !!!...

m'a demandé Sam avec un clin d'oeil ému et complice !... c'était, il y a huit cents ans !...

Cric, crac, croc ! Chut ! J'entends la grosse clef toute rouillée qui ouvre le portail de l'entrée du Musée, c'est l'heure de l'ouverture (Blandine, la gardienne va prendre son poste pour accueillir les visiteurs) vite, je dois regagner ma place, mais venez me rendre visite, je vous raconterai encore plein d'autres souvenirs, comme Jules le funambule venu me saluer tout là-haut, et cette petite salamandre qui se faufilait entre mes dents et y avait élu domicile ; comme j'ai eu envie de la croquer !...

Avec les rêves, tout est permis, et la vie est plus belle.

Mais, j'entends Blandine au loin, à bientôt, mes amis !...

signé : Lola, la gargouille.

« Drôle de sourire »

Le hasard d'une promenade les avait amenés dans cette rue d'une petite ville du pays basque. Souvent, à chaque retour de vacances, ils avaient évoqué l'idée d'acheter un jour une maison ancienne pour, dès la retraite, s'installer dans ce coin de France qui leur plaisait tant. La haute bâtisse les arrêta tout de suite ; manifestement abandonnée depuis longtemps, la maison avait un charme fou malgré la végétation qui dévorait ses murs. Une insatiable vigne vierge s'apprêtait à terminer son repas avec les gouttières et la toiture où une escouade de pigeons montait la garde. Accroché à une clôture fatiguée, un morceau de carton mentionnait un numéro de portable sous les lettres AV.

Coup de cœur, coup de téléphone, un rendez-vous est vite conclu pour la visite du rêve en pierre. « Vous verrez, il y a pas mal de travaux à faire, mais le potentiel est énorme ». L'homme en costume a la parfaite allure d'un gentleman et se présente comme l'ami et intermédiaire des vendeurs qui ne voulaient pas se déplacer pour le moment, habitant trop loin. Il parle avec un large sourire, comme celui de tout agent immobilier flairant le client idéal pour caser un produit difficile.

Madame et Monsieur Durand sont déjà sous le charme du beau parleur. Le portail se montre aussi récalcitrant qu'une sœur tourière devant un satyre à l'entrée de son couvent ; Crac ! la dernière poussée a raison de l'obstacle qui s'ouvre en un long gémissement, déclenchant l'envol des pigeons. Ce qui était un jardin est maintenant proche d'une impénétrable forêt vierge !

« Attention ! prévient le guide semblant inquiet pour le brillant de ses chaussures, il y a beaucoup de ronces » ; Monsieur Durand se demande même si une espèce carnivore n'a pas eu la bonne idée de déposer ses graines parmi les vestiges de rhododendrons et de camélias mêlés d'orties. Les volets des fenêtres disparaissent sous un rideau de verdure.

« La maison a été construite et habitée par un marin, capitaine de cargo qui faisait commerce avec l'Amérique du sud » Monsieur Durand se marre : « cela explique sûrement son goût pour la forêt amazonienne ! » L'homme esquisse un drôle de sourire, presque un ricus ! Madame Durand s'étonne de ce changement d'humeur car la plaisanterie n'est pas bien méchante. La porte d'entrée, une fois gravi un perron imposant rongé de mousse, s'ouvre assez facilement, sans le moindre grincement, comme si tous les éléments étaient bien huilés. Monsieur Durand s'esclaffe :

« Ah ! Les fantômes entretiennent bien le passage ! »

Nouvelle grimace de l'ami des vendeurs qui enchaine rapidement en vantant les atouts de la demeure :

« Les parquets et dallages, ainsi que les boiseries, sont en assez bon état ; une fois rafraichie cette maison peut devenir un vrai décor de film anglais et vous y trouverez un réel bonheur de vie »

« Vous avez eu peur que nous fassions demi-tour » dit Monsieur Durand en regardant son épouse d'un air complice ; soyez tranquille, nous sommes amateurs de l'ancien et pour le moment l'impression est favorable ! on continue ! »

Le reste de l'exploration des lieux se passe bien, malgré les plaintes de l'escalier, les toiles d'araignées et les tonnes de poussière dont Mme Durand a une sainte horreur. Les chambres sont vastes et le couple se voit déjà recevoir la famille et les amis comme dans leur feuilleton « Downton Abbey ». Une tentative d'ouverture de fenêtre a laissé l'espagnolette dans la main de Mme Durand, un instant séduite par l'idée de la balancer sur la tête de l'homme dont le sourire commençait sérieusement à l'énerver.

« A présent, il faut aller voir le sous- sol, des caves magnifiques, voûtées et prêtes à veiller sur vos grands crus »

Mr Durand, amateur de bonnes bouteilles, se réjouit de l'image de casiers aux flacons poussiéreux, et le trio redescend pour la découverte de la merveille annoncée. Une lourde porte de bois s'ouvre sur un escalier en pierre dont la première courbe s'élance vers d'obscures profondeurs.

« L'électricité ne fonctionne pas mais j'ai une lampe puissante pour ne rien craindre »

Eclairé par l'homme qui les suit, Mr et Mme Durand descendent le long escalier aux marches étroites et atteignent enfin une grande salle où flotte une forte odeur incommode. Mme Durand est prise d'un étrange frisson. Et soudain, le faisceau de la lampe fait jaillir du noir des planches accrochées au mur, et sur ces planches, un alignement terrifiant de têtes en pierre. Des têtes avec une grande bouche qui, en un drôle de sourire, exhibe des canines et autres dents effrayantes.

« Bienvenue dans notre royaume ! le capitaine n'aurait pas dû piller la tombe et emporter sur son bateau la tête d'une statue funéraire. Les dieux seront sempiternellement offensés »

Mr et Mme Durand se retournent et découvrent en hurlant que l'homme qui leur parle a le même visage de pierre, la lampe éclairant un drôle de sourire, une sorte de rictus. Dans les entrailles de la vieille bâtisse résonnèrent des cris et un sinistre éclat de rire.

Un vieillard promenant son chien croit entendre parfois le soir des bruits bizarres mais le vent qui cerne les maisons abandonnées joue souvent des tours et ses amis, en l'écoutant, le regardent avec un drôle de sourire.

DRÔLE DE SOURIRE

Crac !

L'une des bûches flambant dans l'âtre de la cheminée non loin de moi venait de se rompre. Je suspendis mon geste, relevant ma plume, au-dessus de ma feuille. Mon regard se posa distraitement sur le feu. Je sursautai avant d'esquisser un sourire amusé et de lui faire un signe de la tête comme pour le saluer. Devant moi, l'entremêlement des bûches et les flammes les enveloppant semblaient me regarder d'un riçtus flamboyant.

Je repensais à cette statuette posée près d'une fenêtre chez mon père. Elle paraissait si douce dans son attitude, ses paupières closes et ce sourire mystérieux. Qui était-elle ? A qui pensait-elle à cet instant précis ? Je ne le savais pas. J'essayais de l'imaginer se relevant, regarder par la fenêtre attendant l'inconnu de ses pensées ou vaquer à ses occupations. Innocente statuette, qui pourtant comme La Joconde m'interroge de son silence infini.



Mes pensées échappant à mon contrôle s'envolèrent et formèrent dans le feu, ce début de poème :

« Drôle de sourire,
Oui, drôle de sourire que le tien,
Ce sourire qui pourtant t'habite soudainement,
Quel est-il ?
Que signifie-t-il ?
Dis-le moi, ne me fais pas languir !

Tu ne me répondras pas je le sais,
Statuette immobile, figée par l'habile sculpteur.

Tu n'es pas comme les Hommes de cette Terre,
Leur sourire les révèle, les mettant à nu,
Pris sur le fait d'une pensée qui jusqu'à moi erre,
Toi tu restes mystérieuse, endormie dans la nuit.

Homme,
Ton sourire peut tout dire, le sais-tu ?
Ton sourire te trahit,
Apparaissent à moi ta pensée,
Ta réflexion, ton intention,...

Trahison involontaire quelquefois,
Mais souveraine trahison parfois.

Sourires identiques ?
Communs à mes frères ?
Non, certainement pas !
Sourire unique et volatile,
Tu es le reflet de mon histoire.

D'un moment passé photographié par hasard,
Du moment présent quand tu le saisis d'un regard,
Des moments futurs, mon sourire, tu seras mon avenir.

Du sourire rempli d'espoir sur le visage d'un guerrier,
Jusqu'aux lèvres figées pour l'éternité d'un pharaon vénéré.

Du sourire d'un enfant, dans les feuilles d'automne,
Au sourire édenté du vieillard qui près de nous s'étonne.

Du sourire timide d'un jeune homme amoureux,
Aux sourires complices des chanteurs autour d'un feu.

Sourire de tous les âges,
Sourire de tous les horizons,
Sourire de joie, de peine, de réconfort,
Mais sourire cependant toujours tu es là !

Sourires divers qui m'accompagnent,
Réchaufferont mon cœur durant l'hiver.

Ephémère, mais d'émotion sincère,
Mon sourire me révèle.

Pourtant déjà ce sourire ne m'appartient plus,
Il t'est offert dès lors que tu me le fais apparaître... »

L'horloge me sortit de ma torpeur du tintement grandissant de ses secondes. Le feu s'était éteint, de son crépitement un chuchotement à présent.

Sur le rebord de la cheminée vingt-deux heures dix maintenant s'affichaient.
Elle aussi finalement me souriait, semblant se moquer dans ses éclats de rire du temps qui passe irrémédiablement.

Drôle de Sourire

Sempiternellement, lorsqu'il court vers son zénith,
Le soleil nimbe le prieuré, l'irradie, puis hésite,
Et d'un trait de lumière enflamme la gargouille,
Figure gisante, hilare aux canines,
Qui, presque de chair, devient fripouille,
Dans la cour pavée de la belle ruine.

Alors le sourire figé se transforme,
Ses muscles peauciers, en un spasme nerveux,
Virent au rire forcé d'un faune silencieux,
Que cet être grimaçant et difforme,
D'un rictus méprisant et complice,
Ébauche mollement avec malice.

À midi pile, d'un crac sourd, le gardien tourne
L'espagnolette du portail épiscopal,
Laisant les lieux où les têtes séjournent
À leur lointain passé, glorieux et médiéval,
Auquel un ange souriant, au fronton d'une cathédrale,
Fait écho aux suppliques prieurales...

Au gré des vents, la statue change.
En un éclat elle s'illumine,
En un instant elle se mélange
Aux ombres lithiques qui cheminent.

Sourire timide ou dominant, parfois gêné,
Sourire ravi ou méprisant, parfois forcé,
Sourire sadique ou apaisant, parfois crispé,
Sourire ardent ou indifférent, parfois simulé,
Sourire poli ou arrogant, parfois intéressé,
Sourire séducteur ou insultant, parfois amusé,
Sourire convenu ou surprenant, parfois excédé,
Sourire sincère ou simulant, parfois agacé,
Sourire tendre ou méchant, parfois spontané,
Sourire badin ou conciliant, parfois extasié...
Tous ces sourires depuis longtemps
Chantent sous la pluie et le beau temps.

Tantôt boudeur, tantôt charmeur,
Gargouillât rit, Gargouillât pleure,
Et dans la cour au fil des heures,
Les pierres s'animent avec bonheur.

Drôle de sourire

Avant les *bobos*, il y a eu les *babas*. Les *babas-cools*, s'entend, dans les années 70. J'en étais. À l'époque, nous vivions dans une communauté à géométrie variable, informe et mouvante, quelque part dans le Gers, du côté de Marciac, une toute petite bourgade endormie dont personne n'avait jamais entendu parler – avant qu'elle ne se rende célèbre par son festival de jazz. Un jeune couple, lui dessinateur industriel, elle kinésithérapeute, avaient acheté une vieille maison en terre jaune, comme il y en a là-bas, assez délabrée, qu'ils avaient l'intention de restaurer. Ils y accueillaient sans aucune discrimination tous ceux qui se présentaient, lointaines connaissances, amis d'amis. Parfois nous étions une dizaine, d'autres fois ils se retrouvaient tous les deux. Pour la plupart, nous venions de la ville, en rupture d'études, de famille, de travail, de société... parfois en guérison d'une histoire d'amour qui avait mal fini. Tous vivaient d'expédients, de petits boulots saisonniers, de rapine aussi, et d'allocations diverses. Nous étions considérés comme des *marginiaux* et nous en étions fiers. Les aventures amoureuses se nouaient et se dénouaient au gré des passages et des rencontres. La jeune femme qui m'a raconté cette histoire doit aujourd'hui être retraitée, comme moi, à moins qu'elle n'ait été enlevée par le sida ou autre calamité du genre, ou qu'elle n'ait fini, sans ressources, dans ce qu'on n'ose plus appeler un *hospice*. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

Voici ce qu'elle m'a confié, un soir que nous nous étions retrouvées seules, réfugiées près de la cheminée dans la maison en ruine, humide et froide, que nous étions censés retaper.

« C'était tout au début qu'on avait acheté cette maison pour une bouchée de pain. Je travaillais comme kiné à Tarbes (comme tu sais, j'ai laissé tomber depuis) et je rentrais tous les week-ends. Pour regagner Marciac, il y avait peut-être un ou deux cars dans la journée, pas plus, et de toute façon je n'avais pas d'argent. Alors je faisais du stop. J'étais habituée. Une fille seule sur le bord de la route, ça part vite. Pas forcément que les mecs veuillent en profiter, mais d'une fille, ils n'ont pas peur et ils pensent qu'ils vont passer un moment en agréable compagnie. Je ne dis pas : quelquefois ils tentaient leur chance, mais s'ils ne me plaisaient pas ou si je n'avais pas envie, je ne laissais aucune ambiguïté s'installer, j'arrêtais tout de suite et ils n'insistaient pas. Il y avait souvent des femmes, ou des hommes bien, qui s'arrêtaient parce que, précisément, ils trouvaient qu'une fille seule, c'était dangereux pour elle, et donc ils voulaient m'éviter des risques. Sympas. Ils me rendaient doublement service, en somme.

Je n'ai jamais eu d'ennui, sauf une fois. C'était un vendredi soir, en hiver, la nuit n'était pas encore tombée, mais bon, je n'avais pas trop envie de traîner. J'étais à la sortie d'Aureilhan, encore quasiment dans la banlieue de Tarbes.

Une voiture s'arrête. Conversation rituelle, par la portière entrebâillée :

– Vous allez où ?

– Au dessus de Marciac.

– Je m'arrête à Rabastens.

– Ça ne fait rien, ça me rapprochera quand même.

Parfois il me fallait cinq ou six voitures pour faire même pas cinquante kilomètres. J'étais contente, Rabastens, ça me faisait une bonne étape d'un coup.

O.K. ! Je mets mon sac à dos dans le coffre et je m'installe à côté du conducteur. Tandis qu'il redémarre, je peux l'observer plus en détail.

L'homme qui m'a embarquée a le style plutôt pépère, la quarantaine par là, un peu plus peut-être, vieux avant l'âge, légèrement bedonnant. Il a des petites mains boudinées posées sur le volant (je suis très sensible à la beauté des mains) et il porte une alliance à la main gauche.

Je l'imagine rentrant chez lui, enfilant ses pantoufles et s'affalant dans son fauteuil pendant que bobonne prépare le repas. Pas franchement mon genre, pour tout dire !

La conversation commence toujours par des banalités, sempiternellement les mêmes questions, mais cette fois je n'étais pas tranquille. Quelque chose me déplaisait chez ce bonhomme. Il avait un drôle de sourire : un riktus vraiment forcé, la bouche trop ouverte qui découvrait des dents jaunes très écartées, malsaines, une canine cassée, je ne sais pas exactement... Mais c'est son regard surtout qui ne m'inspirait pas confiance. Quelque chose de fuyant dans les yeux, chafouin. Il me fallait à tout prix alimenter la conversation, surtout pas relâcher. Alors je lui renvoie systématiquement ses questions, je l'interroge sur sa vie, son métier, sa famille, il me dit qu'il a deux enfants, que sa fille passe le brevet à la fin de l'année, qu'elle veut faire coiffeuse, que son fils joue au rugby, qu'il ne s'intéresse pas à l'école... Je ne sais pas quoi encore. Tu imagines comme ça me passionnait, mais je sentais bien qu'il fallait le faire parler, parler, pour qu'il pense à autre chose. Si tu vois ce que je veux dire !

Et voilà, malgré tous mes efforts, ça n'a pas loupé, à un moment il prend une petite route sur la droite et s'arrête un peu plus loin dans un sous-bois. Il connaissait bien le coin visiblement. Peut-être n'en était-il pas à son premier coup. Je sors immédiatement de la voiture et m'apprête à reprendre mon sac dans le coffre. Je n'en ai même pas eu le temps. Tout de suite il a été dans mon dos et j'ai senti sa main sur ma taille. Alors là, sans réfléchir, je me suis retournée d'un bloc et je lui ai balancé un coup de poing, de toutes mes forces, dans la poitrine, dans le ventre, dans l'estomac, je ne sais pas où, je n'ai pas visé, j'ai frappé, c'est tout. Il a reculé, s'est plié en deux, a vomi et s'est écroulé mollement. Ça m'a sidérée.

Il était par terre. J'aurais pu lui flanquer un coup de pied en prime, lui fracasser la mâchoire, finir de lui arranger son sourire. Pff ! J'avais de la colère mais surtout du mépris, un immense mépris pour ce *bon père de famille*. Je pensais à sa femme qui lui laverait son linge, à ce qu'il lui raconterait ce soir, je pensais à ses enfants, à sa fille adolescente, comment il devait la regarder. Tant de veulerie !

Je n'ai pas fait d'éclats. Je n'ai rien fait, rien dit, j'ai pris mon sac et j'ai laissé le mec dans son dégueulis.

– En somme tu l'as littéralement estomaqué !

– Oui, tu peux le dire, estomaqué, au sens propre parce que, sans l'avoir prémédité, j'ai dû le frapper à l'estomac, et au sens figuré parce qu'effectivement, il a été stupéfié. Il ne s'y attendait pas du tout. Les hommes ne s'imaginent pas une seconde qu'on puisse leur résister. »

*

Lointain souvenir, vaguement nostalgique. J'ai quitté cette communauté quelques années plus tard – disons que je me suis *rangée* – et j'ai perdu de vue tous les *marginiaux* qui la composaient, rien que des individualités extraordinaires, je veux dire sortant de l'ordinaire, avec qui j'avais passé des moments inoubliables – des rêveurs, des idéalistes, des poètes, des fous, des paumés pour la plupart, à la dérive, largués, définitivement *inadaptés*. Nous vivions dangereusement, peut-être, mais nous étions libres.

L'actualité de ces jours-ci m'a fait repenser à cette histoire, d'une époque ancienne, mais non encore révolue : aujourd'hui encore une fille qui se promène seule sera accusée *d'attirer les violeurs par son inconséquence*. Celui-là, en tout cas, on peut espérer qu'il aura retenu la leçon.

Pour ma part, je me suis toujours souvenu du conseil reçu ce soir-là, dans l'intimité, près de la chaleur réconfortante de la cheminée : le sourire ne se lit pas sur la bouche mais dans les yeux, et il faut se méfier des drôles de sourires.